

Cahier Théosophique 133

© Textes Théosophiques, Paris, France

© Tous droits réservés pour la traduction

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1982 – Réimpression : décembre 2022

PENSEES SUR LE NOUVEL AN ET LES FAUX NEZ¹

1890, salut !

« *Annum novum faustum felicemque tibi !* »

Telle fut la phrase sacramentelle dans la bouche de tout gentil, grand ou petit, riche ou pauvre, pendant la journée du 1er janvier, des siècles avant l'ère chrétienne ; telle nous l'entendons encore aujourd'hui, surtout à Paris. Ce souhait mutuel s'échangeait au susdit jour dans toute l'étendue de l'Empire romain. Il réveillait les échos du palais des Césars, égayait le pauvre taudis de l'esclave, et montait aux nuages dans les vastes galeries ouvertes du Colisée, au Capitole et au Forum, partout sous le ciel bleu de Rome. Ce jour-là, tout le monde s'affublait, en l'honneur de Janus, à la double face, d'un faux nez plus ou moins saillant, de bonté, de franche cordialité et de sincérité.

« *Que la nouvelle Année vous apporte bonheur et prospérité !* », disons-nous à chacun de nos lecteurs ! « Qu'elle vous soit légère », disons-nous à nos ennemis et détracteurs. Frères ! – disons-nous à tous les théosophes dans toutes les

¹ Article écrit en français par H. P. Blavatsky. *La Revue Théosophique* – Janvier 1890.

parties du monde – Frères, débarrassons-nous, pour ce jour, du moins, *de nos faux nez respectifs*, pour nous souhaiter réciproquement santé et succès, et, surtout, *un peu plus d'entente cordiale* que pendant l'année 1889, heureusement décadée.

Cependant, que nous répétions la vieille formule latine d'une manière ou d'une autre, en français ou en anglais, ce ne sera toujours qu'une variation sur l'ancienne phrase païenne. Car le nouvel an, ainsi que toute autre fête n'est qu'un legs fait aux peuples chrétiens par les adorateurs des dieux de l'Olympe. Echangeons donc souhaits et étrennes, mais ne soyons pas ingrats, théosophes. N'oublions pas que nous tenons ces coutumes du paganisme ; et que félicitations et étrennes nous viennent de la même source.

En effet, les étrennes ne sont que les *strenæ*, les présents échangés par les Latins au 1^{er} janvier, le jour qui ouvrait le nouvel an². Comme tout le monde sait – ou ne sait pas, ce qui m'est bien égal – ce jour était consacré à Janus, lequel donna son nom au mois de *Januarius* ou janvier, et même au saint de ce nom, patron de Naples et de ses lazaroni. Mais cet aimable saint n'est, après tout, qu'un des faux nez du dieu *Bifrons*. Le vieux païen s'appelait, dans sa première jeunesse, *Dians*, de son nom védique, le beau dieu du jour et de la lumière. Après avoir émigré en Thessalie, et de là en Italie, où il s'établit sur le Tibre dans son petit hameau du Janiculum, il fit latiniser son nom et devint Dianus, dieu de la lumière (d'où Diane). Ses faux nez furent nombreux, et l'histoire n'en sait plus le nombre. Mais il s'est laissé convertir depuis ; et voici maintenant plus de dix-huit siècles que, ayant remplacé son dernier et modeste faux nez par un masque plus respectable, sinon plus impénétrable, il se nomme saint Pierre.

² De *Janus* — « porte » ou *entrée* quelconque ; la porte qui ouvre l'année.

Que le lecteur veuille bien ne pas se récrier, et qu'il s'abstienne surtout d'épithètes malsonnantes à notre adresse, lesquelles ne nous feraient aucun mal, mais pourraient lui faire du tort – à nos yeux. Je ne suis que l'humble interprète des vérités et symboles plus ou moins voilés, mais fort connus de tous ceux qui ont étudié leur Virgile et leur Horace, ainsi que leur Ovide. Ni faux nez, ni masque ne pourraient empêcher un vieux païen de reconnaître, dans l'apôtre qui renia son Maître, son Janus à double face. Les deux sont identiques, et tout le monde a le droit de prendre son bien où il le trouve. Saint Pierre n'est le *cæli Janitor* que parce que Janus le fut. Le vieux concierge du ciel, qui tirait le cordon de la porte du palais du Soleil, à chaque nouveau jour, comme à chaque nouvel an, et la refermait sur eux, en les reconduisant, n'est que trop reconnaissable dans son nouveau rôle. Il était écrit, dans les étoiles qui gouvernent la destinée des dieux comme celle des mortels, que Janus – qui tenait la clef du ciel dans une main et une hallebarde de l'autre, tout comme saint Pierre le fait depuis qu'il lui a succédé – céderait sa place de portier du Soleil à celui qui deviendrait le gardien des portes du Paradis – la demeure du Christ-Soleil. Le nouveau *cæli Janitor* a succédé à toutes les fonctions et privilèges de l'ancien, et nous n'y voyons aucun mal. Salomon l'a dit : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil » – et il a bien dit. On serait joliment bête d'aller inventer de nouvelles fonctions ou de nouveaux dieux – que nous créons à notre image – lorsque nos pères d'au-delà du Déluge avaient si bien pris cette peine pour nous. C'est pour cela que tout est resté comme par le passé et que rien n'est changé dans ce monde – sauf les noms. Dans toutes les cérémonies religieuses, le nom de Janus était toujours invoqué le premier, car ce n'est que par son immédiate intercession que les prières des fidèles idolâtres pouvaient parvenir aux oreilles des dieux immortels.

Maintenant, il en est de même. Celui qui croirait communiquer avec l'un des personnages de la trinité par-dessus la tête de saint Pierre serait bien attrapé. Sa prière subirait le sort d'une supplique qu'on chercherait à laisser dans la loge du concierge, après avoir eu des mots avec lui et l'avoir appelé « vieux portier » : elle n'arriverait jamais aux étages supérieurs.

Le fait est que la Grande armée des « Pipelets » et des « Anastasies » devrait avoir pour patron reconnu Janus *Bifrons*, le dieu à l'image de qui elle se créa. Ce n'est qu'alors qu'elle aurait un droit légal aux étrennes, le jour de l'an, tandis que son grand patron recevrait son *denier* depuis le commencement jusqu'à la fin de l'année. Tout est relatif dans cet univers illusoire ; cependant, il est nécessaire que, entre un portier céleste et un portier terrestre, il existe une différence de degré. Quant aux *étrennes*, elles ont existé de tout temps pour les grands comme pour les petits. Caligula, tout Empereur qu'il était, ne dédaignait pas de rester sur pied toute la journée du nouvel an, dans le vestibule de son palais pour recevoir les *strenæ* de ses sujets tremblants – avec leurs têtes quelquefois – pour varier. La Reine-Vierge, la « Queen Bess » d'Angleterre mourut, en laissant 3.000 robes de gala, qui représentaient ses dernières étrennes. Et c'est ainsi qu'agissent encore les grands et les petits, dans l'année du Seigneur 1890, sur notre boule détraquée que nous nommons *Terra* – « le marche-pied » de Dieu.

Ce même Dieu d'Abraham et de Jacob ne se laissait-il pas attendrir par des promesses et des présents, aussi bien que les dieux des nations ? Ce Dieu et ces dieux ne recevaient-ils point, tout comme les mortels, des *étrennes* pour services rendus ou à rendre ? Jacob, lui-même, ne marchandait-il pas avec son Dieu, en lui promettant comme *étrennes* « la dîme de tout ce que tu (Dieu) m'auras donné » ? Et il ajoutait, ce bon patriarche, à Luz

devant « Bethel » : « Si Dieu est avec moi... s'il me donne du pain à manger et des habits pour me vêtir... certainement, l'Éternel me sera Dieu. » Disant cela, il n'oubliait pas non plus, dans une simple mais belle cérémonie phallique, *d'étrenner* la pierre « Bethel » qu'il avait dressée, en arrosant son sommet d'huile (*Genèse*, XXVIII).

Cette touchante cérémonie venait aux Israélites directement des Indes, où la pierre de *Shiva*, le *lingam*, subit aujourd'hui la même opération exotérique avec de l'huile et des fleurs, à chaque fête des adorateurs du dieu de la Destruction (de la matière brute) et des Yogis.

Tout est resté alors comme jadis. Le nouvel an fait son entrée triomphale dans les pays chrétiens – en France surtout – comme il la faisait, il y a deux mille ans, lorsque les Païens le célébraient en se donnant une indigestion de figues et de prunes dorées. Celles-ci ont émigré depuis sur les arbres de Noël, ce qui n'empêche pas toujours qu'elles ne nous viennent des temples de Janus. Il est vrai que les prêtres ne sacrifient plus sur son autel un jeune taureau blanc – il est remplacé par l'agneau de la même couleur – mais des hécatombes de quadrupèdes et de volailles sont égorgées annuellement en son honneur, ce jour-là. Il est certain que plus de sang innocent est versé aujourd'hui pour satisfaire l'appétit vorace d'une seule rue de Paris, le jour de l'an, qu'il n'en fallait pour nourrir toute une ville romaine du temps des Césars. Le doux Julien, le païen, qui retrouva à Lutèce ses dieux bien-aimés – après que les dieux gaulois eurent été, par ordre de César, affublés des faux nez des divinités romaines – passait ses heures de loisir à apprivoiser des colombes en l'honneur de Vénus. Les féroces potentats qui vinrent après lui – les fils aînés de l'Église – n'apprivoisaient que des Vénus, qui en faisaient leurs pigeons. L'histoire servile surnomma le premier, pour plaire à l'Église, *l'Apostat*, et fit

suivre les noms des autres d'épithètes sonnantes : le « Grand », le « Saint », « le Bel ». Mais si Julien devint « Apostat », ce fut peut-être parce qu'il avait en horreur les faux nez ; tandis que ses successeurs chrétiens ne seraient probablement pas présentables en bonne société, sans cet appendice artificiel. Un faux nez devient au besoin un ange gardien, voire même à l'occasion un dieu. Ceci est de l'histoire. La métamorphose des divinités de la Gaule barbare en dieux de l'Olympe et du Parnasse ne s'est pas arrêtée là. A leur tour, ces Olympiens eurent à subir une opération par ordre des successeurs de Janus-Saint Pierre, celle du baptême forcé. A l'aide d'oripeaux et de clinquants, de colle forte et de ciment romain, nous retrouvons les dieux aimés de Julien, figurant, depuis leur mort violente, sous les titres de Saints et de Saintes béates, dans la Légende dorée et le calendrier du bon Pape Grégoire.

Le monde est comme la mer : il change souvent d'aspect, mais reste au fond le même. Les faux nez de la civilisation et des cagots ne l'ont guère embelli, cependant... Bien au contraire, puisque, avec chaque nouvelle année, il devient plus laid et plus dangereux. Nous réfléchissons et nous comparons, et le jour du nouvel an moderne ne gagne rien à cette comparaison avec ses précurseurs, du temps de l'antiquité, aux yeux d'un philosophe. Les milliards dans les coffres forts et banques des Gouvernements ne rendent pas le pauvre peuple plus heureux, ni les riches non plus. Dix pièces de monnaie en bronze, à l'effigie de Janus, données pour étrennes, valaient, en ces jours, plus que dix pièces en or, à l'effigie de la République ou à celle de la Reine, ne valent maintenant ; les paniers de prunes dorées, valant quelques sous, contenaient moins de germes d'indigestion que les boîtes de bonbons échangées au jour du nouvel an moderne – ces bonbons représentant, à Paris seulement, une somme de plus d'un demi-million de francs.

Cinq cent mille francs *de bonbons*, à la face du même nombre d'hommes et de femmes mourant de faim et de privations ! Portons-nous en esprit, ami lecteur, quinze siècles en arrière, et tâchons d'établir une comparaison entre un dîner du nouvel an, dans les années 355 à 360, et un dîner analogue en 1890. Allons à la recherche de ce même bon et doux Julien, lorsqu'il habitait le palais des Thermes, qui se nomme aujourd'hui l'hôtel de Cluny – ou ce qu'il en reste. Le voyez-vous, ce grand Général, à son dîner à lui, entouré de ses soldats qu'après ses dieux il aime le plus au monde et qui l'idolârent. C'est le 1er du mois de janvier et ils célèbrent le jour de Janus. Dans deux jours, le 3 janvier, ils rendront pareil honneur à Isis, patronne de la bonne ville de *Lutetia Parisiorum*.

Depuis, la vierge-mère de l'ancienne Egypte s'est laissée baptiser Geneviève, et cette Sainte et Martyre (de Typhon ?) est restée patronne de la bonne ville de Paris – vrai symbole d'un faux nez fourni par Rome au monde chrétien. Nous ne voyons ni couteaux, ni fourchettes, ni argenterie, ni porcelaines de Sèvres à cette table impériale – pas même une nappe ; mais les viandes et les provisions que les convives font disparaître avec tant d'appétit n'ont nul besoin de passer sous les microscopes des chimistes de la police sanitaire. Aucun produit artificiel ou vénéneux ne fait partie de leur pain ou de leur vin. L'arsenic ne colore pas leurs herbes et légumes d'un faux nez de fraîcheur trompeuse ; le vert-de-gris ne se niche point dans les angles de leurs boîtes de conserves, et leur poivre ne se fait pas représenter par la brique rouge pilée dans un mortier. Leur sucre (ou ce qui le remplaçait) n'est point tiré du goudron des roues de leurs chariots de guerre ; en avalant leurs liqueurs et cognac, ils n'avalent pas une solution de vieilles bottes de gendarme tirées de la hotte d'un chiffonnier ; ils ne dévoraient pas, avec un sourire inconscient sur les lèvres, un bouillon condensé de

graisse de cadavres (d'hommes comme d'animaux) et de chiffons et charpie usés dans tous les hôpitaux de Paris – au lieu de beurre. Car tout ceci est le produit de la culture moderne, le fruit de la civilisation et du progrès des sciences, et la Gaule, du temps de Julien, n'était qu'un pays sauvage et barbare. Mais ce qu'ils mangeaient, à leur nouvel an, pourrait être mangé avec sécurité et profit (sauf celui des médecins) à nos dîners du premier jour de l'an 1890.

« Ils n'avaient ni fourchettes, ni argenterie », me dit-on ; « et – les barbares ! – ils mangeaient avec leurs doigts » !

Il est vrai, ils se passaient de fourchettes, comme peut-être de mouchoirs de poche, mais, en revanche, ils n'avaient pas, comme nous le faisons tous les jours, leurs ancêtres dans la graisse de cuisine, et les os de leurs chiens dans leur pain blanc.

Qu'on nous donne le choix, et décidément ce n'est pas le dîner de gala du jour de l'an de grâce 1890, à Paris, que nous choisirons, mais celui d'il y a mille ans, à Lutèce. Affaire de goût barbare, voyez-vous ; une préférence baroque et ridicule, selon l'avis de la majorité – pour le *naturel* dans le siècle IV, qui nous séduit infiniment plus que les faux nez et l'artificiel en tout du XIX^e siècle.

H. P. BLAVATSKY

LA LÉGENDE DU LOTUS BLEU³

Tout titre de *Revue* ou de livre doit avoir sa raison d'être – celui d'une publication théosophique, surtout. Le titre est tenu d'exprimer l'objet en vue, en symbolisant, pour ainsi dire, le contenu du journal. L'allégorie étant l'âme des philosophies d'Orient, bien à plaindre serait celui qui n'apercevrait, dans le nom du « Lotus Bleu », que celui d'une plante aquatique – la *Nymphaea Cerulea* ou *Nelumbo*. A coup sûr, un lecteur de cette force ne verrait aussi que du bleu dans le sommaire de notre nouveau journal.

Afin d'éviter une pareille méprise, nous allons essayer d'initier nos lecteurs sur le symbolisme du lotus en général et du lotus bleu, en particulier. Cette plante mystérieuse et sacrée fut, de tout temps, considérée comme le symbole de l'Univers, en Egypte comme aux Indes. Pas un monument dans la vallée du Nil, pas un papyrus, où cette plante n'ait eu sa place d'honneur. Depuis les chapiteaux des colonnes égyptiennes jusqu'aux sièges et à la coiffure des rois-dieux, le lotus se retrouve partout symbolisant l'Univers. Il devint nécessairement un attribut indispensable de tout Dieu créateur comme de toute déesse – cette dernière n'étant, en philosophie, que l'aspect féminin du Dieu, androgyne d'abord, mâle ensuite. C'est du *Padma-Yoni* – « le sein du lotus » – de l'Espace absolu ou de l'Univers, en dehors du temps et de l'espace, qu'émane le *cosmos* conditionné et limité par le temps et par l'espace. Le *Hiranya Garbha*, « l'œuf » (ou la matrice) d'or, d'où surgit Brahmâ est nommé souvent le lotus céleste. Le dieu Vishnou, la synthèse du *trimourti* ou la trinité hindoue, flotte assoupi, pendant les

³ Article écrit en français par H. P. Blavatsky. *De Lotus Bleu*, Vol. I, avril 1890.

« nuits de Brahmâ », sur les eaux primordiales, étendu sur une fleur de lotus. Sa déesse, la belle Lakshmi, surgissant comme la Vénus Aphrodite du sein des eaux, a, sous les pieds, un lotus blanc. C'est au barattage, par les dieux réunis, de l'Océan de lait - symbole de l'espace et de la voie lactée - que, formée de l'écume des ondes crémeuses, Lakshmi, déesse de la beauté et mère de l'amour (Kama), apparut devant les dieux émerveillés, supportée par un lotus et tenant à la main un autre lotus.

De là, les deux principaux titres de Lakshmi : *padma*, le lotus, et *Kshirabdhi-tanayâ* – fille de l'Océan de lait...Gautama, le Bouddha, qui ne fut jamais dégradé au niveau d'un dieu, étant, néanmoins, le premier mortel hardi qui, à l'époque historique, interrogea le sphinx muet qu'on nomme l'Univers, et finit par lui arracher les secrets de la vie et de la mort, quoique jamais défié – nous le répétons – fut, cependant, reconnu par les générations en Asie comme dominant l'Univers. Et c'est pourquoi ce vainqueur et maître du monde intellectuel et philosophique est représenté assis sur un lotus épanoui – symbole de cet univers deviné par lui. Aux Indes et à Ceylan, le lotus est généralement couleur d'or ; parmi les bouddhistes du Nord, il est bleu.

Mais il existe, de par le monde, une troisième espèce de lotus, le *Zizyphus*. Celui qui en mange oublie sa patrie et ceux qui lui sont chers, disaient les anciens. Ne suivons pas cet exemple ; n'oublions pas notre patrie intellectuelle, le berceau de la race humaine, et le lieu de naissance du lotus bleu.

Levons donc le voile de l'oubli qui recouvre une des plus anciennes allégories, une légende védique, que les chroniqueurs Brâhmes ont cependant préservée. Seulement, comme ces chroniqueurs la racontent chacun à sa manière et y ajoutent des variations⁴, nous l'avons donnée ici, non d'après les versions et

⁴ Comparez l'histoire de *Sunahsepha*, dans « Bhâgavata », IX, XVI, 35 ; le

traductions incomplètes de Messieurs les Orientalistes, mais d'après la version populaire. C'est ainsi que la chantent les vieux Bardes du Rajistan lorsqu'ils viennent, pendant les soirées chaudes de la saison des pluies, s'asseoir sous la véranda du *bungalow* des voyageurs. Nous laissons donc les orientalistes à leurs spéculations fantaisistes. Que nous importe que le père du prince poltron et égoïste qui fut la cause de la transformation du lotus blanc en lotus bleu s'appelât Harischandra ou Ambarisha ? Les noms n'ont rien à faire, ni avec la poésie naïve de la légende, ni avec sa morale – car on en trouvera une, si l'on cherche bien. Remarquons plutôt que l'épisode principal rappelle curieusement une autre légende – celle de l'Abraham biblique et du sacrifice d'Isaac.

N'est-ce point une preuve de plus que la doctrine Secrète de l'Orient pourrait bien avoir raison de soutenir que le nom du patriarche n'est ni un nom chaldéen, ni un nom hébreu, mais bien une épithète et un surnom sanskrits signifiant *a-bram*, c'est-à-dire un *non*. brâhme⁵, un brâhme *débrahmanisé*, ou déclassé et ayant perdu sa caste ? Ensuite, comment ne pas soupçonner, dans les Juifs modernes, les *Tchandalas* des temps du : Rishi Agastya, – les ouvriers en briques, dont la persécution commença il y a 8.000 ou 10.000 ans, mais qui émigrèrent en Chaldée 4.000 ans avant l'ère chrétienne, lorsque tant de légendes populaires dans l'Inde du Sud rappellent les récits bibliques ? Louis Jacolliot en parle dans plusieurs de ses

Ramayana, livre 1, ch. LX ; *Manou*, X, 105, *Koullouka Bhatta* (l'Historien) ; *Bahwruba* et *Aitareya Brâhmanas* ; *Vishnou Pourana*, etc., etc... – Chaque livre donne sa version.

⁵ La particule *a*, dans le mot sanskrit, le montre bien. Placée devant un substantif, cette particule désigne toujours la négation ou le contraire du contenu dans le terme qui suit. Ainsi *Saura* (Dieu), écrit *a-soura*, devient non-dieu ou le démon. *Vidya*, c'est la Science, et *a-vidya* l'ignorance, ou le contraire de la Science, etc., etc...

vingt et un volumes sur l'Inde brahmanique, et il a raison, pour cette fois.

Nous en parlerons un autre jour. En attendant voici la légende du :

LOTUS BLEU

Siècles sur siècles se sont écoulés, depuis qu'Ambarisha, roi d'Ayodhya, régnait dans la ville fondée par le Saint-Manou Vaivasvata, le fils du soleil. Le roi était un *Soûryavansa* (un descendant de la race Solaire) et se disait le serviteur le plus fidèle de Varoûna, l'Eternel, le dieu le plus grand comme le plus puissant dans le *Rig-Veda*⁶. Mais l'Eternel avait refusé des héritiers mâles à son adorateur, ce qui rendait le roi tout déconfit.

« Hélas ! – se lamentait-il tous les matins, en faisant son poudja (dévotions) devant les dieux inférieurs. – Hélas ! à quoi me sert d'être le plus grand roi sur la terre, si l'Eternel me refuse un successeur de mon sang ! Une fois mort et placé sur le bûcher funéraire, qui remplira auprès de moi le doux devoir filial de briser le crâne à mon cadavre, afin de libérer mon âme de ses dernières entraves terrestres ? Quelle est la main étrangère qui, pendant la pleine lune, placera le riz du *Sraddha*, pour faire honneur à mes mânes ? Les oiseaux de la mort⁷ ne se détourneront ils pas eux-mêmes du festin funèbre ? Car, pour

⁶ Ce n'est que bien plus tard, dans le Panthéon dogmatique et, le polythéisme symbolique des Brâhmes, que Varouna devint le Poseidon ou Neptune qu'il est maintenant. Dans le *Veda*, c'est le plus ancien des dieux, un avec l'*Ouranos* grec ; c'est-à-dire une personnification de l'espace céleste et des dieux infinis, le créateur et le gouverneur du ciel et de la terre, le Roi, le Père et le Maître du monde, des dieux et des hommes. L'*Uranus* d'Hésiode et le *Zeus* des Grecs en un.

⁷ Les corneilles et les corbeaux.

sûr, mon ombre rivée à la terre par son grand désespoir ne leur permettra point d'y toucher !⁸ »

Ainsi se désolait le roi, lorsque son grihasta (chapelain de famille) lui inspira l'idée de faire un vœu. Si l'Éternel lui envoyait deux ou plusieurs fils, il promettait au dieu de lui sacrifier l'aîné, dans une cérémonie publique, lorsque la victime aurait atteint l'âge de la puberté. Alléché par cette promesse de chairs saignantes et fumantes, – en si bonne odeur chez tous les grands dieux, – Varoûna accepta la promesse du roi, et l'heureux Ambarisha eut un fils, suivi de plusieurs autres. L'aîné, l'héritier de la couronne, *pro tempore*, fut appelé Rohita (le rouge), et surnommé le Devarata, ce qui, traduit littéralement, signifie le « Dieu donné ». Devarata grandit et devint bientôt un vrai prince charmant, mais aussi égoïste et rusé que beau, si nous en croyons les légendes.

Lorsque le prince eut atteint l'âge voulu, l'Éternel, parlant par la bouche du même chapelain de la cour, somma le roi de tenir sa promesse. Mais, Ambarisha, inventant chaque fois des prétextes pour éloigner le moment du sacrifice, l'Éternel, à la fin, se fâcha. En dieu jaloux et colérique qu'il était, il menaça le roi de toute sa colère divine.

Pendant longtemps, ni sommations, ni menaces, n'eurent l'effet désiré. Tant qu'il y avait des vaches sacrées qui passaient des étables royales dans celles des Brâhmes, et de l'argent dans

⁸ Le *Sraddha* est une cérémonie posthume observée pendant neuf jours par le plus proche parent du défunt. Il fut un temps où elle était magique. A l'heure qu'il est, elle consiste principalement à éparpiller, entre autres pratiques, des boulettes de riz cuit, devant la porte de la maison du mort. Si les corneilles dévorent promptement le riz, c'est un signe que l'âme est libérée et se trouve en paix. Sinon, ces oiseaux si voraces, ne touchant pas à la nourriture, fournissent la preuve que le *pisatcha* ou *bhout* (fantôme) est là pour les en empêcher. Le *Sraddha* est une superstition, sans doute, mais pas plus, à coup sûr, que les neuvaines et messes des morts.

les trésoreries, pour remplir les cryptes des temples, les Brâhmes réussissaient à faire tenir Varoûna tranquille. Mais, lorsqu'il ne resta plus ni vaches ni argent, l'Eternel menaça le roi de submerger son palais avec lui et ses héritiers, et, s'ils en réchappaient, de les brûler *tout* vifs. A bout de ressources, le pauvre roi Ambarisha fit appeler son premier-né et l'informa du sort qui l'attendait. Mais le Devarata n'entendait pas de cette oreille. Il refusa de se soumettre à la double volonté paternelle et divine.

Aussi, lorsque les feux du sacrifice eurent été allumés et que *toute* la bonne ville d'Ayodyha se fut rassemblée *toute* en émoi. – le prince héritier fut le seul qui manqua à la fête.

Il s'était sauvé dans les forêts des yogis.

Or, ces forêts étaient habitées par de saints ermites, et Devarata se savait là inattaquable et imprenable. On pouvait l'y venir voir, mais personne ne pouvait lui faire violence, – pas même Varoûna, l'Eternel. C'était *tout* simple. Les austérités religieuses des *Aranyakas* (les saints de la forêt), dont plusieurs étaient des Daityas (des Titans, race de géants et de démons), leur donnaient une telle puissance que tous les dieux tremblaient devant leur omnipotence et leurs pouvoirs surnaturels, – même l'Eternel.

Ces yogis antédiluviens, paraît-il, avaient le pouvoir de détruire cet Eternel lui-même, à volonté, – peut-être bien parce que c'était eux qui l'avaient inventé.

Devarata passa dans les forêts plusieurs années ; puis, à la fin, il en *eut* assez. S'étant laissé dire qu'il pouvait satisfaire Varoûna en trouvant un substitut qui se ferait immoler à sa place, – pourvu que le remplaçant fut un fils de Rishi, – il se mit en route et finit par découvrir ce qu'il lui fallait.

Dans le pays qui s'étend près des rivages fleuris du fameux lac Poushkara, il y avait famine, et un grand saint, nommé

Ajigarta⁹, était sur le point d'y mourir de faim, avec toute sa famille. Il avait plusieurs fils, dont le second, un adolescent vertueux, appelé Sunahsepha, était en train de devenir un Rishi, lui aussi. Profitant de la disette et pensant avec raison que ventre affamé aurait plus d'oreilles que ventre satisfait, le rusé Devarata mit le père au courant de son histoire. Après quoi il lui offrit cent vaches contre Sunahsepha, pour lui servir de substitut comme viande d'offrande sur l'autel de l'Eternel. Le père vertueux refusa net, d'abord. Mais le doux Sunahsepha s'offrit de lui-même et parla ainsi à son père :

« Qu'importe la vie d'un seul, lorsqu'elle peut sauver celles de tant d'autres ? L'Eternel est un Dieu grand, et sa miséricorde est infinie ; mais il est aussi un dieu fort jaloux, et son courroux est prompt et vengeur. Varoûna est maître de la terreur, et la mort obéit à son commandement. Son esprit ne contestera pas toujours avec celui qui lui désobéit. Il se repentira d'avoir créé l'homme, et alors il brûlera vifs cent mille *lakhs*¹⁰ de personnes innocentes, pour un seul coupable. Si sa victime lui échappait, pour sûr, il dessécherait nos fleuves, mettrait la terre en feu, et fendraient les femmes enceintes, dans sa bonté infinie... Laisse-moi donc me sacrifier, mon père, pour cet étranger qui nous offre cent vaches ; car cela t'empêcherait, toi et mes frères, de mourir de faim et sauverait des milliers d'autres d'une mort terrible.

« A ce prix, l'abandon de la vie m'est doux. »

Le vieux Rishi versa des larmes ; mais il finit par consentir ; et s'en fut préparé le bûcher du sacrifice¹¹.

⁹ D'autres le nomment Rishika et font du roi Ambarisha, Harixhandra, le fameux Souverain qui fut le parangon de toutes les vertus.

¹⁰ Un *lakh* est une mesure de 100.000, qu'il s'agisse d'hommes ou de pièces de monnaie.

¹¹ Manou (liv. X, 105), faisant allusion à cette histoire, remarque qu'Ajigarta, le saint Rishi, ne commit aucun péché en vendant la vie de son fils – puisque

Le lac Poushkara¹² était un des sites favorisés sur cette terre par la déesse Lakshmi-Padma (lotus blanc), qui se plongeait souvent dans ses ondes fraîches, pour rendre visite à sa sœur aînée, Varoûni, l'épouse de Varoûna l'Eternel¹³. Lakshmi-Padma entendit l'offre de Devarata, vit le désespoir du père, et admira le dévouement filial de Sunahsepha. Pleine de pitié, la mère de l'amour et de la compassion, envoya quérir le Rishi Visvamitra, l'un des sept Manous primordiaux et fils de Brahmâ, et réussit à l'intéresser au sort de son protégé. Le grand Rishi lui promit son aide. Apparaissant à Sunasepha, tout en restant invisible aux autres, il lui enseigna deux versets sacrés (Mantras) du Rig-Véda, lui faisant promettre de les réciter sur le bûcher. Or, celui qui prononçait ces deux mantras (invocations) forçait tout le conclave des dieux, – Indra en tête, – à venir à son secours, et devenait par cela même *Rishi*, dans cette vie ou dans sa réincarnation future.

L'autel était dressé au bord du lac, le bûcher préparé et la foule assemblée. Etendant, puis liant son fils sur le santal

ce sacrifice préservait sa vie à lui et celle de toute sa famille. Ceci nous rappelle une autre légende, plus moderne, pouvant servir de parallèle à celle-ci. Le Comte Ugolino, condamné à mourir de faim dans son donjon, ne dévora-t-il pas ses enfants – « pour leur conserver un père ? » La légende populaire de Sunahsepha est plus belle que le commentaire de Manou – une interpolation des Brâhmes dans les manuscrits falsifiés, évidemment.

¹² Ce lac est quelquefois appelé *Pokher*, de nos jours. C'est un fameux lieu de pèlerinage annuel, situé dans un site charmant et à cinq milles anglais d'Ajmir, dans le Rajistan. *Poushkara* signifie « lotus bleu », l'eau du lac étant recouverte, comme d'un tapis, de ces belles plantes. Mais la légende assure qu'elles étaient d'abord blanches. Poushkara est aussi un nom propre d'homme, et le nom d'une des « sept îles sacrées », dans la Géographie des Hindous – les *Sapta dwipa*.

¹³ Varouni, déesse de la chaleur (plus tard, déesse du Vin), est née aussi de l'Océan de lait. De « quatorze objets précieux » produits par le barattage, elle apparaît la seconde, et Lakshmi, la dernière, précédée de la coupe *d'Amrita* – le breuvage qui donne l'immortalité.

parfumé, Ajigarta s'arma du couteau du sacrifice. Déjà, il levait son bras tremblant au-dessus du cœur de son fils bien-aimé, lorsque celui-ci entonna les versets sacrés. Encore un instant d'hésitation et de douleur suprême... et, comme l'enfant finissait son *mantram*, le vieux Rishi plongea son couteau dans le sein de Sunahsepha...

Mais, ô miracle !... Au même instant, Indra, le dieu d'azur (le Firmament), glissa des cieux et tomba au milieu de la cérémonie. Enveloppant le bûcher et la victime d'un épais nuage azuré, le brouillard éteignit les flammes du bûcher et délia les cordes qui tenaient l'enfant captif. C'était comme si un coin du ciel bleu s'était affaissé sur les lieux, illuminant le pays entier et colorant toute la scène de son azur doré. Effrayés, la foule et le Rishi lui-même tombèrent sur le nez, à moitié morts de peur.

Lorsqu'ils revinrent à eux, le brouillard avait disparu, et un complet changement de scène s'était opéré.

Les feux du bûcher s'étaient rallumés d'eux-mêmes, et, étendue dessus, on vit une biche (*Rohit*)¹⁴ qui n'était autre que le Prince Rohita, le Devarata, – qui, le cœur percé du couteau qu'il avait dirigé contre un autre, brûlait lui-même en holocauste pour son péché.

A quelques pas de l'autel, étendu aussi, mais sur un lit de lotus, dormait paisiblement Sunahsepha. Et à la place où le couteau s'était abaissé sur son sein, on voyait s'épanouir un beau *lotus bleu*. Le lac Poushkara, lui-même, recouvert, un moment auparavant, de lotus blancs, dont les pétales brillaient au soleil comme des coupes d'argent pleine d'*amrita*¹⁵ reflétait maintenant Fazur du ciel ; – les lotus blancs étaient devenus

¹⁴ Un jeu de mots. *Rohit*, en sanskrit, est le nom de femelle du daim, de la biche, et Rohita veut dire « le rouge ». C'est pour sa lâcheté et sa peur de mourir qu'il fut changé en biche par les dieux, selon la légende.

¹⁵ L'élixir qui confère l'immortalité.

bleus.

Alors on entendit une voix mélodieuse comme la voix du *vina*¹⁶, s'élevant dans les airs du fond des ondes, prononcer ces paroles et cette imprécation :

« Un prince qui ne sait pas mourir pour ses sujets, est indigne de régner sur les enfants du Soleil. Il renaîtra dans une race aux cheveux rouges, une race barbare et égoïste ; et les nations qui descendront de lui n'auront pour héritage que le couchant. C'est le puîné d'un ascète mendiant, celui qui sacrifie sans hésiter sa vie pour sauver celle des autres, qui deviendra roi et régnera à sa place. »

Un frémissement d'approbation mit en mouvement le tapis fleuri qui recouvrait le lac. Ouvrant à la lumière d'or leurs cœurs bleus, les lotus sourirent de joie et envoyèrent un hymne de parfum à Sourya, leur soleil et maître. Toute la nature se réjouit, excepté Devarata qui n'était plus qu'une poignée de cendres.

Alors Visvamitra, le grand Rishi, quoique père déjà de cent fils, adopta Sunahsepha pour son fils aîné, et maudit d'avance, en matière de précaution, tout mortel qui se refuserait à reconnaître, dans le dernier né du Righi, l'aîné de ses enfants et l'héritier légitime du trône du roi Ambarisha.

En raison de ce décret, Sunahsepha naquit, à sa prochaine incarnation, dans la famille royale d'Ayodhyâ, et régna sur la race Solaire pendant quatre-vingt-quatre mille années.

Quant à Rohita, tout *Devarata* ou dieu donné qu'il fût, il subit le sort auquel Lakshmi-Padma l'avait voué.

Il se réincarna dans la famille d'un étranger *sans caste* (*Mleccha-Yavana*), et devint l'ancêtre des races barbares et à cheveux rouges qui habitent l'Occident. »

¹⁶ Une espèce de luth. Un instrument dont l'invention est attribuée au dieu Siva.

*
* *

C'est pour la conversion de ces races que le *Lotus Bleu* a été fondé.

Et si d'aucuns de nos lecteurs se laissaient aller à douter de la vérité historique de cette aventure de notre ancêtre Rohita, et de la transformation des lotus blancs en lotus d'azur, ils sont invités à faire un tour à Ajmir.

Une fois-là, ils n'auraient qu'à se rendre au bord du lac trois fois saint, nommé Poushkara, où tout pèlerin qui s'y baigne, pendant la pleine lune du mois de Korthktika (octobre-novembre), atteint la plus haute sainteté, sans se déranger autrement. Là, les sceptiques pourront voir de leurs yeux le site où s'éleva le bûcher de Rohita, ainsi que les eaux fréquentées jadis par Lakshmi.

Ils pourraient même voir les lotus bleus, si, grâce à une nouvelle transformation décrétée par les dieux, la plupart de ces plantes ne s'étaient changées, depuis, en crocodiles sacrés, que personne n'a le droit de déranger. Ce qui fait que neuf pèlerins sur dix, qui se plongent dans les eaux du lac, ont la chance d'entrer dans le Nirvana presque aussitôt après, et que les crocodiles sacrés sont les plus gros de leur espèce.

H. P. BLAVATSKY